

19^e Biennale internationale d'architecture de Venise

« Intelligens. Natural. Artificial. Collective »,

par Richard Scoffier

NOUVELLES ALLIANCES

Peu ou pas de maquettes, de perspectives, de photos ou de vidéos de projets iconiques dans « Intelligens, Natural. Artificial. Collective », l'édition 2025 de la Biennale internationale d'architecture de Venise, qui a ouvert ses portes en mai dernier... Mais beaucoup de concepts, de questionnements et de remises en cause pour repenser la discipline de A à Z afin de faire face au basculement climatique.

Le Pavillon central étant fermé pour travaux cette année, l'exposition principale s'installe dans la Corderie de l'Arsenal. Dans cette grande nef, le commissaire général Carlo Ratti, architecte-ingénieur italien et professeur au Massachusetts Institute of Technology où il dirige le Senseable City Lab, s'est entouré de nombreux professionnels, des architectes et des ingénieurs bien sûr, mais aussi des généticiens et des climatologues, des mathématiciens et des informaticiens, des fabricants de robots et des agriculteurs pour tout reprendre à zéro afin d'imaginer une refonte radicale de la manière de projeter et de construire le monde habitable. Le public est d'abord invité à traverser un sas sombre envahi d'une eau noire où règne une chaleur intense, afin de pouvoir mesurer les effets du réchauffement climatique sur son propre métabolisme et de comprendre l'urgence de la situation. Il est plongé ensuite dans un milieu très dense où se bousculent toutes sortes d'installations parfois très spectaculaires qui, sans apporter de solutions, l'incitent à imaginer des pistes pour sortir de l'impasse où, d'après le commissaire, nous nous sommes engagés... C'est une biennale aussi qui remet en cause toutes les oppositions traditionnelles – celle de la nature et de l'artifice, du sujet et de l'objet, de l'organique et de l'inorganique – et qui convoque tous les sens en mettant souvent la vue entre parenthèses pour mieux immerger les visiteurs dans un monde qui semble se rapprocher de celui décrit par Ovide dans ses *Métamorphoses*, où les dieux se transforment en cygne ou en pluie d'or, les déesses en génisses, les nymphes en sources ou en lauriers et les chasseurs en gibiers...

DÉPASSEMENT DES OPPOSITIONS

Beaucoup d'arbres et de végétaux dans cette biennale. On remarquera d'emblée dans la Corderie l'installation de Kengo Kuma, un habitué des lieux, qui présente une structure composée d'éléments hétérogènes : un arbre vivant associé à des troncs et à des branchages morts, arrachés après le passage de la tempête Vaia qui a saccagé en 2018 le nord de l'Italie. La morphologie de ces éléments atypiques a été étudiée par une intelligence artificielle qui a ensuite trouvé la meilleure manière de les articuler ensemble en tenant compte de leurs caractéristiques. La solidarisation de ces éléments est assurée par des joints en caoutchouc de synthèse, réalisés par une imprimante 3D, qui donnent à l'ensemble un maximum de souplesse. Un projet qui se voudrait une maison *Dom-Inno* augmentée 3.0 mais qui renvoie surtout à la cabane primitive de l'Abbé Laugier, composée d'arbres vivants dont les branches auraient été tressées ensemble. Comme si la forme première de l'habitat humain était déjà une production de la nature à peine déviée par l'intervention de l'esprit et de la main... Après le dépassement de l'opposition entre nature et culture, Andrés Jaque nous invite à faire de même avec le vivant et l'inerte... Il est difficile d'échapper à *Stonelife*, une intervention qui peut rappeler le travail de Joseph Beuys, toujours à la limite du chamanisme, notamment *Olivestones*, ces bassins de gré du XVIII^e siècle destinés à récolter de l'huile d'olive, complétés et fermés pour ressembler à des sarcophages. L'architecte espagnol a dressé comme des stèles antiques de grandes pierres brutes parfois scarifiées de figures géométriques d'où semble exhaler une vapeur dense, comme si elles respiraient. Le prétexte des microorganismes symbiotes qui se développe à la surface de ces monolithes permet de minimiser l'opposition essentielle dans la pensée occidentale entre l'animé et l'inanimé, une opposition qui reste cependant beaucoup plus floue dans les cultures primitives... Mais venons-en à l'eau, qui est l'élément essentiel des métamorphoses. Indispensable à la vie, elle passe constamment d'un corps à l'autre sans en être elle-même affectée. Dans son installation *L'architec-*

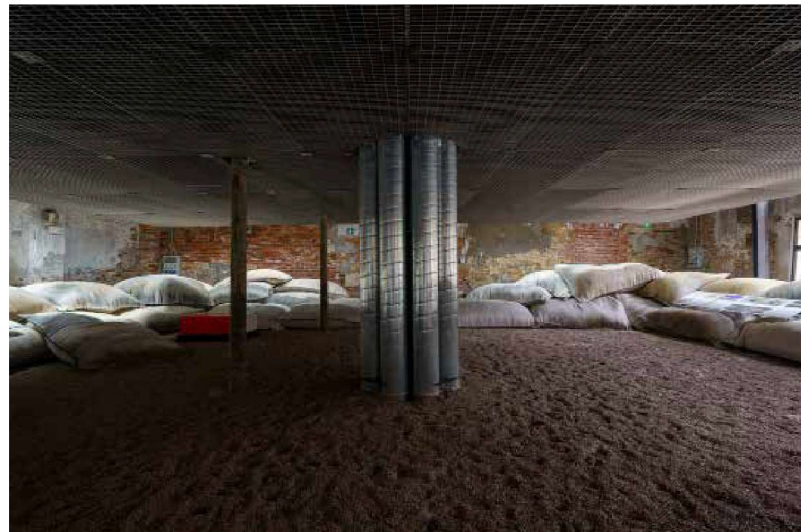
Page de gauche, en haut : *The Third Paradise Perspective*, l'entrée immersive de l'exposition dans la Corderie, une ambiance post-apocalyptique qui met le public en condition.

En bas, à gauche : *Dom-Inno 3.0*, la cabane de Kengo Kuma qui articule, en s'aidant de l'intelligence artificielle et des imprimantes 3D, un arbre vivant avec troncs et branches morts.

À droite : *Stonelife*, les pierres dressées comme des stèles par Andrés Jaque interpellent les visiteurs tout en invoquant l'œuvre de Joseph Beuys.



© photos : Marco Zorzanello



© Andrea Avezzù



© Andrea Avezzù



© Marco Zorzanello

ture de l'eau virtuelle, Benedetta Tagliabue a cherché à rendre compte de l'odyssée invisible de l'eau à travers les canalisations qui irriguent secrètement toutes les constructions humaines, afin qu'elle puisse sans arrêt nous apporter ses bienfaits. Les visiteurs sont ainsi invités à s'allonger sur de grands coussins pour s'immerger à 360 degrés dans un univers sonore où ils pourront suivre le parcours de l'eau dans les trois dimensions de l'espace. À cette installation fait écho, en bordure des darses, le café Canal de Diller Scofidio + Renfro... Un mécanisme néoconstructiviste y puise l'eau saumâtre de la lagune, la fait passer à travers de multiples filtres avant de la transformer en expresso : miracle de l'eau qui se transmute en boisson très prise après avoir peut-être traversé des glaciers ou charrié des excréments dans toutes sortes d'égouts...

RETOUR AUX FONDAMENTAUX

Certains pavillons nationaux situés dans l'Arsenal ont abordé la question de la terre... Ainsi les Mexicains présentent-ils un mode de culture traditionnel pratiqué depuis des millénaires et impliquant une intime collaboration de la nature et de l'artifice. Ils exposent des *chinampas*, des blocs monumentaux de sédiments armés de branchages qui, avant d'être plantés, attendent d'être immergés dans les zones lacustres des environs de Mexico. Ils poursuivront ainsi la transformation du paysage nécessaire à la survie de cette culture maraîchère très spécifique datant de l'ère mésoaméricaine.

On retrouve cet élément plus loin dans le pavillon du Kosovo, qui s'inquiète des mutations de ses grandes plaines arables aujourd'hui exclusivement dédiées à la production intensive de céréales au détriment des cultures traditionnelles. Et qui dénonce les pertes des repères sensoriels que ces changements induisent. L'espace est jonché d'échantillons odorants de terres végétales, sombres et fertiles et de couches plus profondes, claires et minérales, tandis qu'en son centre est suspendu un calendrier olfactif qui diffuse les nouvelles senteurs déterritorialisantes cycliquement engendrées par ces cultures exogènes...

Après l'eau et la terre, abordons la question de l'air : un autre élément de la cosmogonie platonicienne. C'est la matière même du pavillon du Bahreïn qui présente, coincé entre ses murs de brique, *Heatwave*, un prototype prévu pour l'extérieur et destiné à plus grande échelle à équiper les espaces publics de l'émirat afin de permettre à sa population d'échapper quelques instants à la chaleur de plomb qui écrase son territoire. Ce dispositif à la fois thermique et structurel se compose d'un faisceau de tubes à travers lequel l'air transite et auquel se suspend une

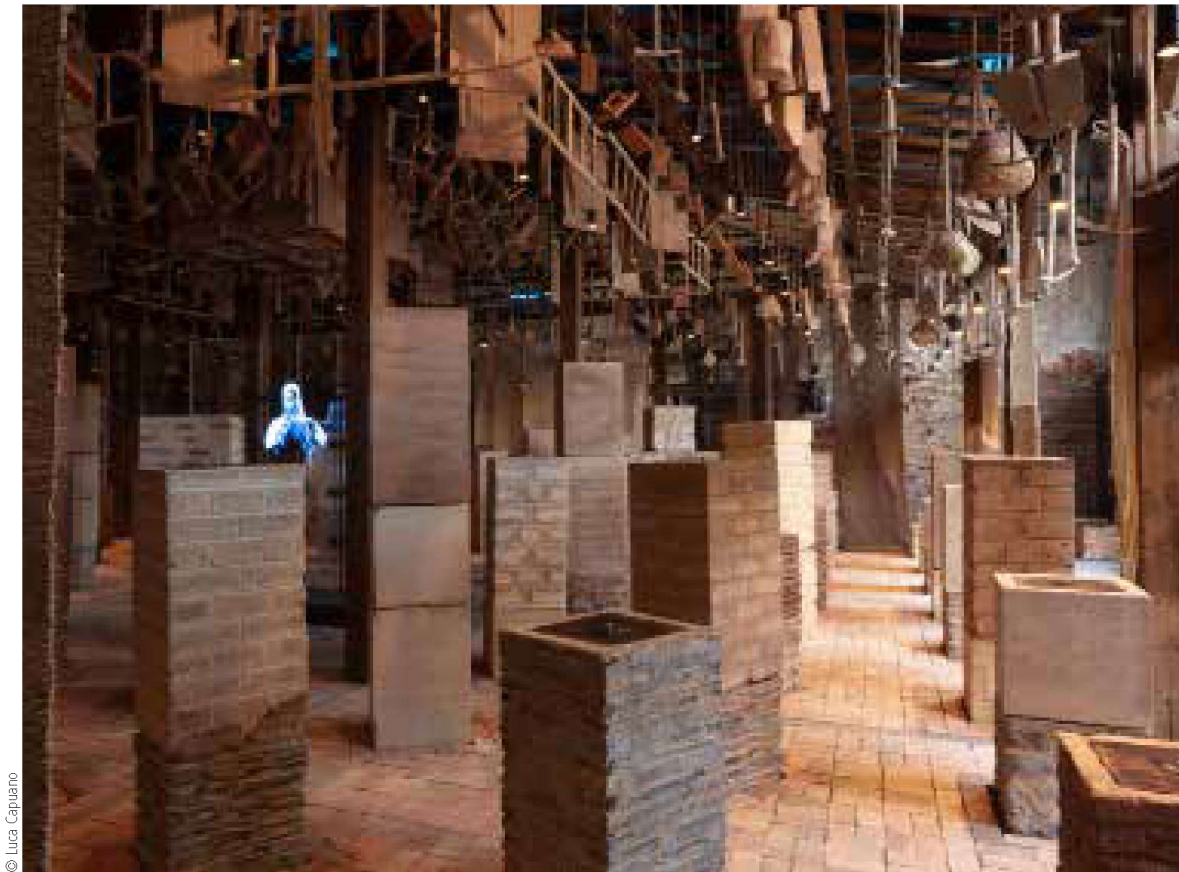
Page de gauche, en haut : le pavillon du Bahreïn, une grande maquette destinée à apporter à une autre échelle une ambiance tempérée aux espaces publics du pays constamment plongé sous une chaleur de plomb.

Au milieu : les blocs de terre armée du pavillon mexicain attendant d'être immergés dans les zones lacustres des environs de Mexico pour perpétuer une culture maraîchère datant de l'ère mésoaméricaine.

En bas : Café Canal, le dispositif conçu par Diller & Scofidio + Renfro pour filtrer l'eau de la lagune avant de la servir aux passants sous forme d'expresso italien.

Ci-contre, en haut : les colonnes exposées dans le pavillon marocain sont réalisées par des artisans selon des méthodes traditionnelles tout en intégrant la technologie de la précontrainte.

En bas : le pavillon du Danemark en rénovation expose ses dalles et ses déchets comme des pièces archéologiques avant de les recycler pour s'autorégénérer comme un organisme vivant.



© Luca Capuano



© Marco Zorzanello

grande ombrière carrée en caillebottis métalliques. Il combine cheminée d’aération et puits géothermique pour évacuer l’air chaud et diffuser par de multiples buses encastrées dans sa canopée d’acier galvanisé l’air froid qui monte des profondeurs. Ce dispositif qui coche toutes les cases a obtenu le Lion d’or.

MISE EN CRISE DE L’OBJET A

Passons maintenant aux Giardini et commençons, une fois n’est pas coutume, par l’exposition du pavillon américain, consacrée à l’un des éléments essentiels de son patrimoine architectural : le porche. Un espace de transition que l’on retrouve aussi bien dans les portiques d’églises et les édifices publics que dans les seuils protégés des habitations individuelles. Il incarne les valeurs positives du rêve américain : l’ouverture à l’autre, l’hospitalité, la discussion, la négociation, et s’interpose à la fermeture sur soi de tout espace construit...

Mise en relation, espace ouvert, critique de la clôture et de l’objet architectural : des idées que l’on peut retrouver dans le pavillon français, fermé pour rénovation. Les commissaires de « Vivre avec » (Dominique Jakob et Brendan MacFarlane, en association avec Martin Duplantier et Éric Daniel-Lacombe) ont entouré l’édifice d’une structure tubulaire d’échafaudages rigidifiée par des panneaux en contre-plaqué. Cette extension suit les façades existantes pour s’en détacher et descendre à l’arrière, à travers les feuillages sur la berge du rio en contrebas qui traverse les Giardini... L’effet de pixellisation un peu daté mais efficace qui rend floues les limites du territoire alloué à la représentation française comme le parcours sensoriel auquel est invité le public restent assez convaincants. Était-il vraiment nécessaire de coller sur les panneaux bois 50 projets déclinant laborieusement six manières de « Vivre avec »... ?

Autre pavillon en travaux : celui du Danemark. Il sait très habilement mettre en scène son propre chantier : une réhabilitation lourde nécessitant la dépose des planchers béton. Dalles d’origine et chapes ultérieures y sont ainsi exposées comme autant de pièces d’archéologie. Une reconstruction qui recycle de plus ses propres matériaux comme un organisme vivant capable de se régénérer par lui-même... Autre intervention qui interpelle : le palimpseste proposé par les commissaires féministes de la représentation suisse, qui imaginent que leur pavillon aurait pu être réalisé par Lisbeth Sachs, l’une des premières femmes architectes helvètes. Elles glissent, entre les murs qui ferment de Bruno Giacometti, des murs qui ouvrent, dessinés à partir d’un projet de galerie d’art réalisé par cette pionnière... La fluidité de ce nouveau dispositif

architectural qui s’immisce à travers les portes et les baies de l’existant est encore renforcée par de grands rideaux blancs qui frémissent au moindre vent.

Revenons sur les relations aux objets médiatisées par l’IA générative, comme nous y invite Jun Aoki dans le pavillon japonais... Des écrans vidéo, disposés çà et là dans cette construction exemplaire réaménagée en logement, rendent compte d’un dialogue très animé entre les occupants humains et animaux, les appareils ménagers et les différentes pièces de l’habitation. Cette entreprise qui se rapproche d’un animisme 2.0 semble poursuivie plus loin par les Polonais qui, dans *Lares And Penates. On Building A Sense Of Security In Architecture*, reviennent sur les objets inertes auxquels la population sous l’emprise de la superstition accorde des pouvoirs occultes capables de la protéger. La bougie posée sur le rebord de la fenêtre et la poignée de gros sel jetée dans l’angle d’une pièce pour éloigner les mauvais esprits jouxtent l’extincteur et la caméra de vidéosurveillance pour lutter contre les incendies et les intrusions : une galerie d’objets improbables qui oscille entre le mauvais goût absolu et l’humour noir le plus dévastateur (*voir p. 45*).

LA NUIT DES TEMPS

Terminons par la forêt vierge amazonienne revisitée par les commissaires brésiliens dans la première salle de leur pavillon. Ils exposent des relevés rendant compte d’une découverte récente – permise par la politique de déforestation préconisée par le gouvernement précédent – qui révèle la présence, sous la canopée, de géoglyphes témoignant de l’existence d’une civilisation humaine plus ancienne. Des traces, d’abord attestées par des photos aériennes puis par des investigations laser capables de traverser les feuillages, qui prouveraient que la grande forêt amazonienne n’existerait pas depuis la nuit des temps mais descendrait d’une installation humaine... Cette découverte trouve un écho dans la seconde salle, qui présente des analyses d’édifices iconiques de la modernité brésilienne qui ne reposent pas sur la table rase et la rupture mais, au contraire, sur la continuité avec le bâti existant. Ainsi le SESC 24 de Maio réalisé par Paulo Mendes da Rocha à São Paulo avec sa grande rampe, sa piscine et sa terrasse ouvertes sur la ville n’est pas une création *ex nihilo* mais la réhabilitation d’un grand magasin Art déco construit dans les années 1940. Tandis que l’ensemble résidentiel Maria Cândida Pareto construit par Sergio Bernardes à Rio de Janeiro, dont les pavillons s’étagent régulièrement en quinconce sur la pente d’une colline, s’inspire des typologies des favelas alentour et dépasse l’opposition entre villes formelles et informelles... RS ■